

Chers camarades,

Une fois de plus, je regrette profondément l'emploi du terme "academic pride" qui apparaît dans le communiqué intersyndical sur la poursuite de l'action, dont je n'incrimine d'ailleurs pas le reste du contenu. Le fait que le substitut français "marche de tous les savoirs" lui soit apposé ne change rien au caractère à la fois ridicule et scandaleux de cet anglicisme, il témoigne même d'une certaine condescendance envers les empêchés de couper la langue, à la manière des publicités commerciales envahies de termes anglo-américains qui, pour se conformer à la législation, offrent gracieusement une astérisque renvoyant à une traduction française en tout petits caractères. (De mauvais esprits pourraient même penser que cette "traduction" à l'initiative "academic pride" constitue une concession temporaire à des littéraires – je précise que je ne le suis pas - qui de toute façon disparaîtront ou seront marginalisés dans la recherche car non rentables.)

Cet anglicisme est ridicule d'une part parce que la "visibilité internationale" qu'il est censé apporter constitue une pure plaisanterie : quelqu'un qui ne serait pas à même de comprendre le terme de "marche de tous les savoirs" (ou toute autre dénomination analogue) aurait-il une quelconque chance de suivre nos argumentaires revendicatifs (qui fort heureusement sont écrits en français) ? Compte-tenu de la désinformation éhontée que la presse française dans sa grande majorité transmet sur notre mouvement, un francophone a déjà de fortes chances de ne pas comprendre grand chose...

C'est d'autre part ridicule d'employer un terme aux relents aussi manifestement "marketing", pour parler comme nos "élites" dont la haine de la langue française n'est pas sans rappeler la haine qu'elles vouaient déjà à leur propre patrie dans les années 30, dans le cadre d'un mouvement de lutte extrêmement long et déterminé, où même des collègues niant benoîtement, il y a peu, jusqu'à l'existence de classes sociales antagoniques, sont contraints de constater qu'ils n'appartiennent pas au même monde que nos chers gouvernants.

Cet aspect n'est pas seulement ridicule mais scandaleux : qu'une partie de la "communauté scientifique" (hélas importante, au moins en ce qui concerne les sciences dites dures) collabore avec enthousiasme à la destruction de toutes les langues autres que l'anglo-américain, le plus souvent réduit à un indigent "globish" (qui détruit aussi la langue anglaise elle-même !) participe de la casse de la recherche que nous combattons. Se faire les complices d'une entreprise impérialiste qui menace avec une gravité extrême la richesse et la diversité de la pensée à tous niveaux est "normal" de la part des gouvernants au service du patronat, qui n'ont de cesse, d'Allègre à Pécresse et Darcos, de revendiquer la généralisation de l'emploi de la langue anglaise, mais dans un communiqué revendicatif, c'est très inquiétant.

Je ne ferai l'insulte à aucun collègue d'insinuer qu'il partage la croyance primaire et réactionnaire qu'une langue constitue un simple code qu'on peut remplacer indifféremment par un autre, l'"unification" permettant de faciliter la communication et la recherche. Mais force est de constater que les pressions directes ou indirectes (largement véhiculées par les critères bibliométriques que nous dénonçons justement) pour publier en anglais et s'exprimer au maximum dans cette langue, même entre francophones, ne se montrent pas sans effet (précarisation et pénurie aidant) et ont permis, jusqu'à maintenant, la reproduction et l'aggravation de la marginalisation de la langue française en sciences (et bien au-delà d'ailleurs). Cette sinistre entreprise revêt du reste souvent des formes purement discriminatoires (hélas peu de collègues s'en rendent compte, tant ils semblent avoir intériorisé l'éradication du français dans leur travail comme une sorte de donnée naturelle) : les jeunes chercheurs qui ont effectué leur thèse dans un pays anglophone bénéficient d'un avantage linguistique considérable ; ceux qui pensent directement leur travail dans la langue de l'impérialisme dominant sont libérés d'un handicap quotidien, celui de comprendre à la fois les sciences et l'anglais dans les articles ou les conférences. Ce genre de pratique s'apparente à un génocide culturel : on prive le développement des sciences de la pensée dans différentes langues, avec toutes les structures mentales variées qui en découlent.

Allons-nous progressivement accepter, dans nos luttes revendicatives, qu'on nous impose de penser dans une autre langue que la nôtre ?

À l'inverse, nous devrions passer à l'offensive pour nous réapproprier notre langue dans notre travail. Pouvoir penser, travailler, communiquer, publier en français en France (et développer considérablement, en parallèle, la traduction scientifique) devrait constituer une revendication forte et consubstantielle à notre visée d'un système de recherche et d'enseignement supérieur progressiste.

Je précise que ce combat n'a rien de chauvin, d'hostile à l'apprentissage et à l'utilisation des langues étrangères en général – à condition qu'on commence par apprendre et promouvoir sa propre langue ! Au contraire, il s'agit d'un authentique combat internationaliste, contre la disparition de toutes les langues (je ne ferai pas l'injure à la langue de Shakespeare de la confondre avec l'idiome approximatif et indigent employé le plus souvent dans les colloques).

Pour illustration, voici deux ans, j'ai été invité à donner un mini-cours à des doctorants de l'université de Paderborn, en Allemagne. Mon hôte s'est montré très étonné que je prévoie de les dispenser en allemand, et m'a clairement signifié que ce n'était pas l'usage. Il n'a accepté que j'utilise la langue de son pays qu'en raison de l'absence d'invités étrangers, mais j'ai compris que je faisais figure d'exception pour pratiquer ce qui devrait constituer une évidence (s'exprimer dans la langue du pays où l'on se rend lorsqu'on le peut). Aujourd'hui qu'il y a plus de mots écrits en anglais dans les rues de Paris qu'en allemand à l'époque de l'occupation nazie, le combat internationaliste n'est-il pas de défendre avec véhémence notre langue dans notre pays et de respecter la souveraineté linguistique de tous les pays (par exemple en ne marginalisant pas l'apprentissage et l'usage des autres langues étrangères lorsqu'on communique avec des non-francophones) ?

La question me semble tout à fait d'actualité. En tout cas, l'"academic pride" ne se fera pas en mon nom : je participerai volontiers à une initiative revendicative ("marche de tous les savoirs" ou autre) mais ne peux tolérer qu'on détourne nos actions pour nous "couper la langue" et nous tirer une balle dans le pied (voire dans la tête, car sans langage notre capacité de penser s'apparente plus à celle d'une plante verte qu'à celle de scientifiques).

Salutations militantes,

Aurélien DJAMENT

Notre collègue Aurélien Djament rejette avec véhémence l'utilisation du terme "Academic Pride". J'ai reçu pas mal de courriers allant dans le même sens. Il n'est donc pas le seul auquel cet anglicisme a donné des boutons, et ce point de vue ne peut donc être ignoré.

Personnellement, ce qui m'importe le plus est le succès de la manifestation du 4 juin, et la signification politique d'un tel succès. Peu me chaut que cette manifestation porte un nom ou un autre. En l'occurrence, elle en porte deux, pour essayer de satisfaire tout le monde, chacun étant libre d'utiliser une expression ou l'autre. J'ai observé que ceux qui travaillent activement au succès de cette action sont peu à cheval sur sa dénomination, alors que pour d'autres l'essentiel semble être son intitulé, et il leur importe moins de contribuer à la préparer.

J'aimerais souligner que les pourfendeurs du terme "Academic Pride" ne sont pas les seuls à aimer la langue française. Moi aussi, j'aime les mots justes, les mots qui font mouche, et dans mon travail je traque l'usage des anglicismes lorsqu'ils sont inutiles. En outre, je n'ai aucunement l'intention de défendre envers et contre tout le terme Academic Pride (si Marche de tous les savoirs fait consensus, très bien), mais ne souhaite pas laisser sans réponse des propos excessifs. Ainsi, utiliser "Academic Pride" est (je cite) : "ridicule et scandaleux, témoigne d'une condescendance, avec des relents marketing. C'est être complice d'une entreprise impérialiste, s'apparente à un génocide

culturel, et détourne nos actions pour nous "couper la langue".

J'affirme que Academic Pride" n'est pas un anglicisme inutile. Il a été proposé (pas par moi) et repris avec enthousiasme par certains, car il a des connotations intéressantes, par rapport auxquelles les attaques que je viens de citer manquent de pertinence. Academic Pride a l'avantage de la brièveté par rapport à son adaptation en français. Je n'ai pas dit traduction, parce qu'en anglais, Pride sonne proche de Parade, ce qui est intraduisible, mais pourtant signifiant. Et puis le terme anglais a des connotations, où voisinent la très respectable Académie, la ridicule Star Academy, et la Gay Pride, ce qui ne manque pas de déranger les homophobes. Cet ensemble un peu provocateur peut interpeller (encore une fois, pas question de l'imposer si l'effet principal n'était que de choquer), ce qui peut être utile dans notre société du spectacle. Et nous pouvons, et devons réfléchir à des formes d'actions spectaculaires, pour autant que ce soit au service d'une idée que l'on cherche à faire passer.

Cher collègue, dites vous que ceux qui se battent pour le succès de l'Academic Pride ne sont pas des acteurs d'un génocide culturel. Ce sont les mêmes qui ont élaboré collectivement l'idée de l'affiche avec la tête de Descartes, *L'homme au stylo entre les dents*, pour souligner la crainte que peut avoir le pouvoir actuel d'une communauté qui défend la connaissance pour tous. Ou l'image du manifestant utilisant La Princesse de Clèves (métonymie pour la lecture et les livres, soyons un peu pédant) comme d'une arme. Ne leur jetez pas la pierre, si je puis dire, enterrons les querelles vaines et injustes pour nous concentrer sur les vrais problèmes, et **rendez-vous le 4 juin dans la rue**, pour une fière parade académique !

Alain Trautmann (responsable SLR)

Cher Alain Trautmann,

Vous dites : "J'affirme que Academic Pride" n'est pas un anglicisme inutile. Il a été proposé (pas par moi) et repris avec enthousiasme par certains, car il a des connotations intéressantes". *C'est l'argument utilisé par tous les promoteurs de l'anglo-américain en toutes occasions*, qui consiste en la simple observation que chaque langue possède ses propres subtilités, nuances, spécificités diverses. Dès qu'on exprime une idée dans une autre langue, elle revêt des connotations différentes. Cette évidence rappelée, j'aimerais bien comprendre pourquoi les connotations de l'anglo-américain seraient, comme par hasard, si souvent plus adaptées que celles du français, mais aussi que du chinois, de l'arabe, du portugais ou de toute autre langue.

Quant à l'argument invoqué de la brièveté de l'anglais, il revient à considérer une caractéristique supposée de cette langue comme une panacée : là encore, les langues possédant d'autres caractéristiques, y compris en terme de longueur, seraient-elles forcément moins adaptées pour exprimer nos argumentaires revendicatifs ? Quant au fait que le terme "pride" soit déjà utilisé pour d'autres manifestations, cela ne fait que confirmer à quel point l'invasion de l'anglo-américain est avancée en France. Mais c'est un peu court pour en justifier le bien-fondé.

Vous m'exhortez encore à me concentrer sur les vrais problèmes. C'est ce que je fais, je crois, comme de très nombreux autres collègues, depuis des mois. Mais vous refusez semble-t-il de considérer que les menaces qui pèsent sur l'usage de la langue française constituent un vrai problème, et ignorez totalement les suggestions que j'esquisse (droit effectif à publier en français, développement de la traduction scientifique...) en la matière. Trouvez-vous normal que notre langue soit peu à peu exterminée de la pratique de notre métier ?

Aurélien DJAMENT

Au risque d'encourir les lazzis ou même beaucoup plus grave que cela, comme la chose est arrivée sur la liste SLR à un collègue et ami abonné qui avait eu l'audace d'y exprimer son opposition à l'usage systématique de la langue de l'empire et à l'abandon aussi systématique de la langue nationale, qui est aussi jusqu'à nouvel ordre notre langue professionnelle, je répète mon soutien à la position exprimée ci-dessous par mon autre collègue et ami Aurélien Djament.

L'internationalisme n'a rien à voir avec l'abdication. Mais la renonciation à sa culture, c'est à dire entre autres à sa langue, implique assurément abdication, comme le démontrent les travaux montrant les abandons de toutes sortes qui ont accompagné et contribué à renforcer, après la Deuxième Guerre mondiale, la mainmise des États-Unis sur les intellectuels de la sphère d'influence américaine (et de ce qui n'était pas alors la sphère d'influence américaine mais l'est devenu): avant de défiler à l'"Academic Pride" alléguée, il est recommandé de lire l'excellent ouvrage de Frances Stonor Saunders, "Qui mène la danse, la Guerre froide culturelle", Denoël, 2004, essentiel sur le contrôle américain de la culture et de la politique dans les « pays Marshall » (expression du Département d'État) jusqu'aux années 1960, via le via le "Congrès pour la liberté culturelle" (Congress for Cultural Freedom, CCF), entièrement financé par le Département d'État et son instrument, la CIA, et fondé, après une série d'initiatives préalables, en juin 1950.

Pour ceux qui préfèrent la langue originale (c'est bien légitime, de même que nous avons droit à l'usage de la nôtre: Frances Stonor Saunders, *The cultural Cold War : the CIA and the world of art and letters*, New York, The New Press, 1999; sans oublier le premier ouvrage de la série, dont le titre original est éclairant: Peter Coleman, *The Liberal Conspiracy: the Congress for Cultural Freedom and the Struggle for the Mind of Postwar Europe*, New York, Free Press, 1989). Ni l'un ni l'autre de ces deux chercheurs ne sont de dangereux marxistes (encore moins communistes soviétophiles).

Ceux qui seraient irrités par les "ringards" dont les insupportables courriers méritent de rejoindre les "indésirables" mais je ne puis croire qu'il y en ait sur les présentes listes devraient se précipiter sur ce genre de lecture, qui les ferait tomber de l'échelle.

Amitiés,

Annie

Je rejoins les positions d'Annie et d'Aurélien.

Ne pas résister est déjà une chose, laisser envahir sans réagir son espace de pensée, se voir brider, brimer dans ses travaux et se laisser faire avec complaisance, pourquoi pas (*pour certains le confort de la soumission à la norme est beaucoup plus reposant que celui de l'usage de leur langue naturelle, et au fond c'est là un argument que l'on peut admettre, sans être tenu de le partager*).

Mais participer aussi activement -que dis-je, aussi GRATUITEMENT- à notre propre acculturation, à ce mépris de nous même qui nous pousse à prendre les oripeaux intellectuels des autres, NON.

Alors comme vous tous, je publierai aussi en anglais (notamment dans "Automatica", si je peux). Comme vous tous, je lis en anglais (puisque les ouvrages en science ne sont jamais traduits). Comme vous tous, cela ne me pose pas de problème *technique* majeur (j'ai mes 825 au TOEIC). Mais comme vous tous -*du moins je l'aurais espéré*- je REFUSE de prêter la main à cette anglophonisation qui se fera toujours au détriment de notre attractivité, de notre aisance, et de notre reconnaissance internationale. Je ne me commettrai pas dans ce jeu de dupe, et s'il faut passer pour ringard à refuser le bizutage linguistique, à résister à démontrer ma propre aptitude au conformisme,

alors soit.

M.

Matthieu VARNIER, automaticien/roboticien

Chers collègues,

N'avons-nous vraiment pas de sujet de préoccupation plus important et urgent que le nom donné à une manif, quand la maison brûle ???? Quel que soit le fond du problème de nom, les CHOSES me semblent ici autrement plus cruciales...

Même si je comprends que la complexité de la situation où nous nous trouvons nous conduit parfois à effectuer des choix difficiles, ne serait-ce que parce que nous sommes effectivement accablés de tâches militantes et souvent professionnelles, mais je ne peux me ranger à l'idée qu'il faudrait laisser la langue française disparaître non seulement de notre travail mais aussi de notre activité revendicative pour vaquer à des occupations prioritaires. Je remercie Matthieu Varnier pour la fraternelle et pertinente insistance sur le sujet, ainsi que les autres camarades qui sont intervenus dans le même sens.

Oui, en matière linguistique aussi, la maison brûle. Si toutes les recherches, dans le monde entier, dans une discipline s'effectuent dans une seule langue, le déficit intellectuel sera irréversible : certes les langues mortes s'étudient, mais pas de la même manière que les langues vivantes ; on ne ressuscite pas les mort(e)s, y compris les langues. Je dois dire que l'aspect qui me pèse le plus dans mon travail quotidien est justement l'obligation de commencer par traduire la quasi-totalité des textes que je lis, ainsi que la grande majorité des conférences que j'écoute (et encore, nous avons encore le "privilège", en mathématiques, de pouvoir publier en français, et de pouvoir parler français pour un exposé en France destiné à des Français). Sans négliger bien sûr les effets délétères de la raréfaction des financements récurrents et de la montée en puissance de l'ANR, par exemple, qui commencent à peser dans les laboratoires de mathématiques (y compris "pures"), le préjudice que je subis pour ne pas être bilingue en anglais est encore plus lourd.

Mais il ne s'agit pas pour moi ici de dissocier nos différentes revendications fondamentales : je demande simplement aux collègues qui jugent avoir d'autres priorités de faire de même et de prendre en considération les liens étroits entre l'impérialisme linguistique et les autres aspects de la destruction de l'enseignement supérieur et de la recherche.

Nous ne pouvons pas tout faire, il y a des priorités : c'est là un simple constat matériel. Comme rien n'est organisé pour la dénommée "academic pride" à Nantes, mon choix est simple : ignorer cette initiative piégée pour concentrer mes forces sur d'autres actions revendicatives, dont beaucoup présentent l'avantage d'être nettement plus fédératrices.

Salutations militantes,

Aurélien DJAMENT

« Ils défilèrent derrière une banderole 'La Marche de tous les savoirs'. C'est ensuite seulement qu'arrivera la banderole Academic Pride et le reste de la marche. » (Alain Trautman, pour Sauvons la Recherche).

Choqué.

Une banderole « *Academic Pride* » ????? vous avez lu comme moi ? On va défilier *derrière une banderole en anglais*, pour se défendre de l'américanisation mal comprise de notre système ????
J'ai bien lu ?

-Que peut-on faire, à quel postérieur manifestement déjà dénudé transmettre les coups de pied qui se perdent avec insistance ?????

La Marche de tous les Savoirs est une formidable idée, mais si c'est pour rallier une telle bannière, *vous vous soumettez sans moi*. On veut normaliser notre système éducatif, normaliser notre production scientifique, nos carrières, -nos pensées. Et voilà que pour nous en défendre, faire entendre cette colère légitime qui sourde si profondément de nos rangs, nous utiliserions la langue même qui symbolise notre *asservissement à la logique commerciale*, notre déshumanisation, la **dépossession** de nos recherches (que ce soit dans les thèmes financés ou *le choix de la valorisation de nos résultats*) ?

Votre banderole en anglais, mal cachée par l'étendard qui la précédera, est une *farce*, de celle que les observateurs dépassionnés nommeront plus tard avec sobriété une "**ironie de l'Histoire**". On aura un petit sourire en pensant à ces gens qui avaient déjà tellement accepté au fond d'eux le système qu'ils disaient combattre qu'ils ont manifesté drapeau américain en tête.

Chers collègues, j'attends de nous un peu plus de fierté, de recul, mais aussi de *solidarité*. Solidarité avec ces salariés qui en France même, et entourés de francophones, **doivent travailler en anglais**, promue langue des affaires par ceux là même à qui demain, LRU oblige, *nous quémanderons avec humilité des subsides pour nos labo et UFR*. La convergence des luttes est parfois simple, et il est des rendez-vous manqué qui ne se rattraperont pas.

N'êtes vous pas las du temps perdu à traduire vous même vos articles, du mépris pour les revues nationales, et de l'inconfort de manquer parfois de nuance, malgré des années d'efforts et de pratique, face à vos contradicteurs anglosaxons ? Las, pauvres chercheurs de seconde zone *géographique*, d'être ad vitam ceux qui s'adaptent en s'excusant de ne pas faire encore mieux, quand d'autres ne font...rien. **N'êtes vous pas las, enfin, de construire jour après jour avec une soumission obstinée cette malchance que vous avez eu de naître sur un sol francophone ?**

Quel message voulons nous envoyer au monde, -et à nos concitoyens, pour commencer. Celui d'une élite qui par snobisme préfère se draper dans sa maîtrise contrainte d'une langue étrangère ? *Celui de gens qui, tout en se réclamant fortement de la tradition de leur pays, évitent soigneusement d'y faire référence par les mots ?*

Je suis sûr qu'il s'agit d'une maladresse de communication, d'une mauvaise habitude plus que d'un acte délibéré : il est encore temps de se reprendre. Temps de clore cette douloureuse parenthèse, et de faire de cet évènement le temps fort et symbolique qu'il DOIT être.

Bien à vous,
avec espoir,

M.

Matthieu VARNIER, automaticien/roboticien.

Bonsoir à Tous,

Il va de soi que je soutiens, mais chacun le sait sans doute, les propos de Matthieu reproduits ci-dessous. J'y ajoute, comme de coutume, que l'on se tire une balle dans le pied en tentant d'utiliser des cache-nez linguistiques du volapük ; qu'il s'agit d'un asservissement mental autant que d'une concession inacceptable, outre qu'il s'agit toujours d'une atteinte à la Constitution et à la législation. De ce point de vue aussi les anglo-saxons savent mieux faire et le prouvent chaque jour, ce alors même que les véritables anglophones se plaignent à longueur de temps de la destruction de leur langue au profit d'un *globish* insipide.

G. S.

Chers collègues,

Je viens de tomber sur les affiches de ce bel événement. Je suis navré d'avoir à me répéter, mais **je vous appelle tous à NE PAS LES UTILISER.**

Une affiche -au demeurant peu esthétique- où "ACADEMIC PRIDE" figure, et en plus gros que "Marche de tous les savoirs", **rebaptise de facto l'événement** selon une appellation contestée avec véhémence par nombre d'entre nous et ce sur TOUTES les listes de diffusions possibles, de la présente à SLR en passant par celle du SNESUP et bien d'autres encore. Une appellation rejetée massivement par la 10ème CNU elle même.

Chassez l'anglicisme par la porte, il revient par la fenêtre : *eh bien non*. **Diffusons l'information, mais pas l'affiche.** (à noter, retoucher la manchette -censurer d'un carré rouge avant impression- doit être assez aisé, au besoin).

Nous sommes nombreux déjà en train de nous battre pour ne pas avoir à marcher derrière une bannière "*academic pride*", sorte de récupération idéologique grossière et gratuite de la contestation, sous le couvert curieux d'un "clin d'oeil" à des marches *sur d'autres sujets* dans *d'autres pays*.

Alors s'il vous plait, ne nous poignardez pas dans le dos !

J'avoue au reste trouver ridicule puis suspect cet attachement surréaliste à ce fameux "clin d'oeil", alors même qu'il nous divise aussi profondément, et porte ainsi atteinte à la réussite de la manifestation. S'il ne s'agit que de l' amusement d'un parallèle dont je ne suis pas persuadé de la portée (*sommes nous donc dans le même cas que les minorités discriminées qui en font généralement usage outre-atlantique ? avons nous des revendications du même ordre ?*), je ne comprends pas que l'on assume de heurter la sensibilité d'une bonne part d'entre nous.

Pour conclure, je dirais que de manière très générale, ***si on ne peut plus rien faire en France sans faire référence aux états-unis***, à leur état d'esprit, à leur façon de le faire, etc., *alors la situation est encore plus grave que je ne le pensais.*

Avec confiance,

M.

Matthieu VARNIER, *automaticien/roboticien.*

Suite à la volonté des organisateurs de porter en avant et d'afficher ostensiblement l'appellation si controversée d' "*Academic Pride*", j'invite tous ceux qui n'ont pas honte de leur patrimoine linguistique, tous ceux qui croient encore que l'on peut, en France, avoir une initiative sans la mettre sous le patronage directe de la culture américaine, *tous ceux qui refusent de cautionner l'anglophonisation professionnelle que l'on nous impose* -souvent au détriment de la qualité et de la clarté de nos publications- **tous ceux, enfin, qui simplement REFUSENT de déambuler sous la bannière même de l'impérialisme économique et de la logique marchande que nous contestons à travers ces réformes à venir en début de manifestation en tête de cortège, et exiger la suppression de la banderole "Academic Pride" !**

Si nous devons ne pas obtenir satisfaction, du moins aurions nous la possibilité, par notre départ immédiat, de clairement montrer à certains opiniâtres de la soumission culturelle ce que l'événement a perdu à se réclamer d'un tel état d'esprit...

Bien à vous -et j'espère à demain...,

M.

Matthieu VARNIER, automaticien/roboticien.

Cher Matthieu Varnier,

Si vous allez sur le site de SLR, sur l'annonce de [La Marche de tous les savoirs \(Academic Pride\)](#), en cliquant dans l'onglet "Reactions" vous pourrez lire le texte véhément d'Aurélien Djament contre le terme d'Academic Pride, et la réponse que je lui ai faite. Je vous suggère de la lire (éventuellement d'y répondre), sauf s'il vous refusez d'entendre une opinion différente de la vôtre.

Pour tenir compte des opposants farouches à ce terme, j'ai demandé et obtenu que la banderole de tête porte "Marche de tous les savoirs", celle avec "Academic Pride" venant plus loin. Face à ces différents éléments de réponse, votre proposition (et le refus intégriste de tout dialogue qu'elle semble impliquer) va nécessairement faire le jeu du pouvoir, comme le souligne Pascal. Est-ce votre intention ?

Alain Trautmann (responsable SLR)

Cher Alain Trautmann,

Je vous remercie de cette réponse, qui est pour ma part le premier signe de dialogue que je reçois de SLR sur la question.

Le dialogue il me semble a déjà eu lieu maintes fois et sur toutes les listes : nous ne vous y avons sans doute pas assez vu, malheureusement, et votre point de vue en a sans doute souffert. Il est que ma proposition est belle et bien *une ultime tentative de concertation*, et que vous en me verrez pas une torche à la main, je vous rassure. J'ai déjà spécifié sur la liste que je ne souhaitais pas un scandale, mais justement ce dialogue, de visu, qui nous a été si longuement refusé.

J'ai été très *surpris* (restons aimables) par votre réaction au texte très construit de notre collègue

Aurélien Djament : "*Personnellement, ce qui m'importe le plus est le succès de la manifestation du 4 juin, et la signification politique d'un tel succès.*" si telle était véritablement votre position, que ne retiriez-vous pas plutôt cette appellation dont vous devez vous même reconnaître l'impact négatif et non négligeable auprès de ceux que vous appelez à vous suivre ?

Au reste, justement, c'est belle et bien la "signification politique" qui inquiète les défenseurs -non véritablement du français en particulier, mais du droit général à travailler, penser, et vivre dans sa langue maternelle. Au vrai, si ceux "*qui contribuent activement à sa préparation*" se soucient "*peu*" de l'appellation, **pourquoi dès lors nous l'imposer à travers une banderole de tête ?**

Ce double discours des mots et des actes n'est pas sans m'en rappeler un autre, si vous me permettez l'allusion.

"*Faire le jeu du pouvoir*" : la criminalisation de l'opposition à vos vues n'est pas la méthode la plus digne. On pourrait penser, en amont, qu'en soutenant cette malencontreuse initiative, à laquelle au reste vous feignez de ne pas tenir plus que cela, VOUS faites le jeu du pouvoir, ne serait-ce qu'en choisissant de nous diviser. L'argument du "*si vous ne faites pas comme JE veux alors vous êtes des traitres*", ou plus sobrement "*avec nous ou contre nous*" est un peu éculé, scientifiquement parlant.

Au reste, mais cela fut déjà dit et redit, le fait d'apposer un pudique "cache-sexe" linguistique sur "Academic Pride", en l'état une banderole "Marche de tous les savoirs", est une fausse concession, là encore de celles que nous sommes habitués à combattre venant d'ailleurs : une telle banderole reste DEVANT le cortège, et donc en donne clairement le titre -ou le "sous-titre", mais à la mesure de votre affiche, on peut se demander lequel est la glose de l'autre, "A... P..." venant plus large et plus central -plus visible, plus impactant- que ce qu'il est censé préciser.

Votre défense du terme contesté en lui même, enfin, ne saurait faire sens : on peut sans doute trouver bien des avantages, *ce n'est aucunement une raison pour en accepter les inconvénients*. Et vos analyses de texte en langue anglaise, si elles sont intéressantes intellectuellement, ne modifient en rien un débat sur la pertinence même, justement, de se référer à une utilisation de l'anglais que vous vous plaisez à pousser plus loin, dissertant proximité des sonorités (avec une autre langue) et de connotations culturelles outre-atlantique.

Par ailleurs, je note avec déception l'outrance de vos propres propos, qualifiant ce débat pourtant animé, pourtant fédérateur -bien malgré lui-, de "*querelles vaines et injustes*" : serait-ce à dire que ceux qui portent cette interrogation n'ont pas le sens de la raison ? Que cette requête serait contre-nature, en plus de conduire nécessairement à l'impasse où vous la menez ? *Vous poseriez vous ainsi en juge ?*

Finalement, vous avez gagné : je prend acte à la fois de votre obstination et de votre double langage, et, constatant que je ne saurais décidément vous convaincre, je vais simplement faire comme déjà trop de nos confrères : *je ne vais pas venir* -vous épargnant le risque d'un débat visible de l'extérieur, et m'épargnant la tristesse d'avoir à appréhender trop directement une obstination si obtuse et si dommageable.

Cordialement,

M.

